Lucy K. Jones

# Mr Fire et moi

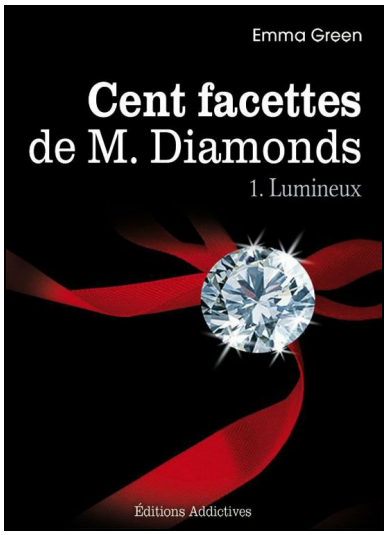
Éditions Addictives

**Egalement disponible :**

# Les 100 Facettes de Mr. Diamonds

*" Une saga torride qui fera oublier toutes les autres : Cinquante Nuances comme Tout ce qu'il voudra ! "*

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



**Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :**

# Toute à lui

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

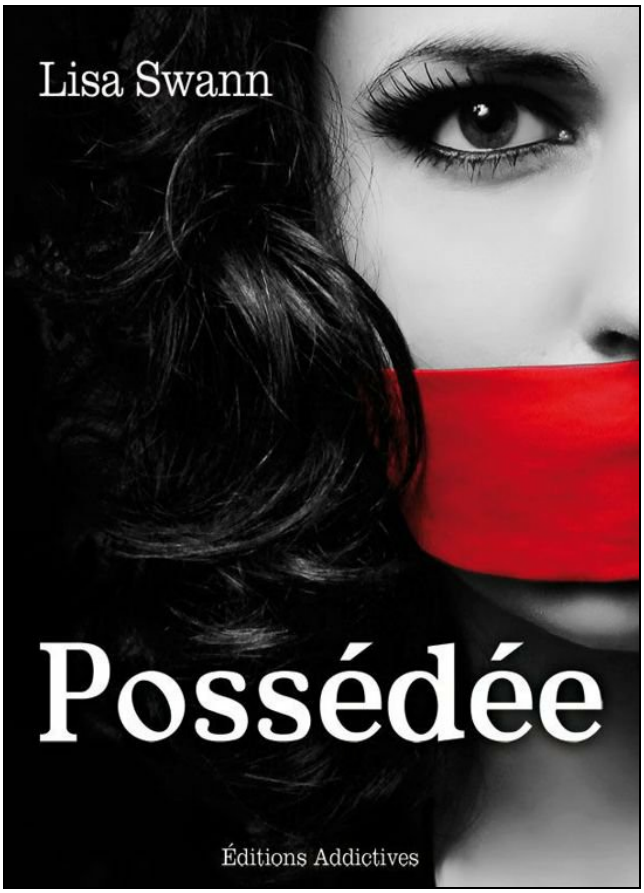
Lucy K. Jones

# MR FIRE ET MOI

**Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :**

# Possédée

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



# 1. Foudroyée

Certains voyages doivent leur réalité à un rêve. Une nuit, je marchais dans Central Park comme dans le jardin de mon enfance, j'arpentais les salles du MOMA comme si je les connaissais par cœur, Manhattan me semblait si familier, si réel, que ce fut pour moi un véritable déclic. À mon réveil, ma décision était prise de m'envoler vers New York. Pour la timide jeune fille de province que j'étais – et qui n'était pas allée plus loin que Londres en classe de quatrième –, c'était le grand saut. Mais je savais que j'en avais besoin. Besoin de plonger dans l'inconnu pour apprendre à trouver mes appuis, pour gagner de l'assurance.

Je repense à ce départ et au chemin parcouru, assise derrière le comptoir du hall de l'hôtel de luxe où, il y a bientôt six mois, j'ai trouvé une place de réceptionniste. Mon contrat prend fin dans une quinzaine de jours et la perspective de mon retour me rend à la fois nostalgique et enthousiaste. Ce séjour m'aura indéniablement transformée. New York m'a happée. J'ai arpenté ses rues, ses musées ; je me suis imprégnée, sans réticence, de ses odeurs, de ses sons, de ses rythmes, de ses visages, de ses images. Ici, j'étais une autre, détachée des gens, des choses et des pensées qui habitaient ma vie en France et j'ai alors découvert en moi des ressources insoupçonnées.

Soudain, je me redresse, je viens d'entendre le son feutré de la porte tambour qui s'active. Je tourne la tête en direction de l'entrée, mais reste suffisamment pensive pour garder au coin de la bouche le crayon que je tiens entre le pouce et l'index, et que je mâchouille machinalement. Quatre personnes, toutes vêtues d'un costume noir parfaitement taillé, pénètrent dans le hall, suivies de deux chariots tellement chargés de bagages de toutes les tailles que l'on peine à distinguer les grooms qui les poussent.

Tandis que le groupe se dirige vers les ascenseurs, un des hommes s'en détache et avance vers moi d'un pas athlétique. Plan large. Il est grand et longiligne, sa silhouette est à la fois virile et gracieuse. Il y a quelque chose de félin dans sa démarche. Tout dans sa façon d'habiter son corps est empreint d'aisance et de légèreté, de puissance pleine d'élégance. Ce corps qui s'approche agit sur moi comme un aimant, je me sens attirée sans pouvoir faire un geste. Le cadre se resserre. Quel âge peut-il avoir ? Je ne saurais le dire. Les rares sillons au coin de ses paupières et de ses lèvres semblent moins des signes du temps que des marques d'expression et la petite fossette qu'il a sur le menton scelle son visage du sceau de l'éternelle jeunesse. Son teint a la pâleur des peaux mates qui n'ont pas encore vu le soleil. Ses cheveux, châtains, sont coiffés en bataille avec une désinvolture maîtrisée. Ses pommettes, saillantes, et son nez, grand et fin, donnent de la noblesse à sa figure. L'ensemble, alliage de force et de finesse, offre une harmonie fascinante. Gros plan. Il se trouve maintenant à moins d'un mètre de moi. J'aperçois une lueur dorée dans le vert de ses yeux. Des yeux qui vous pénètrent le cœur comme des poignards. Son sourire éclaire tout son visage. Il faudrait que je sourie moi aussi, que je lui souhaite la bienvenue, mais je reste muette, hypnotisée par la beauté de cet homme.

– Julia ?

Il a prononcé mon prénom à la française. Le bruit du crayon heurtant le comptoir me fait sursauter et reprendre mes esprits. J'avais déjà la bouche entrouverte et voilà que je parfais le tableau en rougissant…

– Julia Belmont. C'est inscrit sur votre badge.

Prend-il vraiment mon air idiot pour de la surprise ou essaye-t-il de me mettre à l'aise ? Il faut absolument que je dise quelque chose. Je bredouille :

– Excusez-moi, monsieur. Monsieur ?
– Daniel Wietermann. Suite 607 et chambres attenantes, dit-il d'une voix posée.

Vérifier le registre, demander les papiers d'identité, trouver la clé… Voilà qu'il me semble avoir tout oublié de ces gestes qui me sont pourtant devenus familiers, comme si je venais d'être parachutée derrière ce comptoir. Je lutte pour détacher mon regard de cet homme, pour ne pas totalement perdre mes moyens. Mais ma voix faiblarde, mes gestes mal assurés : j'ai l'impression que tout mon corps me trahit.

– Puis-je avoir votre pièce d'identité et celle des personnes qui vous accompagnent s'il vous plaît ?
– Tenez, dit-il en posant quatre passeports sur le comptoir.
– Merci. Si vous voulez bien également remplir ce formulaire…
– Bien sûr. S'il n'y a que cela pour vous faire plaisir…

A-t-il conscience qu'il me déstabilise, cherche-t-il à plaisanter pour me détendre, ou rit-il de mon incompétence ? Allez savoir… Toujours est-il qu'il continue de me dévisager de son sourire ravageur et que je me sens littéralement clouée sur place. Une fois les formalités remplies, j'attrape les clés sur le tableau. Quand je les lui tends, il couvre ma main de la sienne, s'attarde, puis saisit délicatement les clés. L'effet est immédiat et envoûtant : une vague de chaleur m'envahit, de légers picotements me parcourent tout le corps, assiègent mon bas-ventre. J'essaie de cacher mon trouble malgré ma respiration qui s'affole.

– Bon séjour, monsieur Wietermann.
– Je ne doute pas qu'il le soit, mademoiselle Belmont, lance-t-il en s'éloignant.

Je passe de la stupeur à l'excitation. À peine est-il dans l'ascenseur que je me rue sur sa fiche d'enregistrement : *« nationalité française »*, *« 33 ans »*, *« réservation de 10 jours »*. C'est tout. Je ne sais rien de cet homme. Je ne l'ai vu que quelques minutes. Quelques minutes qui ont suffi à me mettre en émoi, sensation d'autant plus troublante qu'elle est inédite et qu'elle persiste. Sa dernière phrase, prononcée dans un petit sourire à la fois mystérieux, amusé et mutin, ne me concernait sans doute en rien, mais elle a sonné pour moi comme une invitation. Aussi fou que cela puisse paraître, je crois qu'à cet instant, j'aurais pu suivre cet homme n'importe où. Si le simple contact de sa main sur la mienne engendrait de telles sensations, que provoqueraient ses caresses sur mon cou, sur mes

épaules, sur mon ventre, dans le bas du dos… ? Cette main effleurée est comme un avant-goût des délices, me dis-je. Je ferme les yeux. La douce chaleur, les fourmillements me reviennent.

– Julia ? Julia !

C'est Tom. D'ordinaire, nous travaillons ensemble mais ce soir, il remplace exceptionnellement un veilleur de nuit. Tom s'est montré prévenant et amical avec moi dès mon arrivée. C'est un grand jeune homme dégingandé, un peu gauche, portant mal quelques kilos superflus mais, de tout son être, se dégage une douceur rassurante. Je me suis tout de suite sentie bien avec lui. Discret, réservé sur son compte, il est à l'écoute des autres et peut tenir avec force et éloquence des conversations sur ce qui le passionne. Je suis toujours surprise de voir comme il se transforme chaque fois qu'il joue du piano, qu'il dessine ou même seulement qu'il en parle. Il devient presque aérien et je suis suspendue à son talent. Tom veut devenir architecte et il travaille à l'hôtel pour payer ses études. Quelle chance d'être tombée sur quelqu'un avec qui partager mon goût pour les arts ! Même si nos emplois du temps nous laissent peu de moments pour en profiter.

– Julia, *are you ok ? You look* bizarre.
– *I'm ok* Tom. Je suis juste fatiguée, *tired. I need a rest,* dis-je en m'éloignant déjà. Je vois bien que Tom aimerait parler cinq minutes mais j'ai trop la tête ailleurs et je ne veux rien laisser paraître.
– *Ok, have a good night*, Julia.
– Merci Tom.

C'est une bonne chose que Tom m'ait extirpée de ma rêverie. Il faut que je retrouve mes esprits. Si seulement je pouvais parler à Sarah ! Mais à l'heure où je gagne ma chambre de service au dernier étage de l'hôtel new-yorkais, elle doit profondément dormir dans son studio parisien…
Pour le personnel saisonnier étranger à la ville, l'hôtel propose un hébergement à moindres frais. Une sacrée aubaine pour moi. Ma chambre, aux murs beiges et à l'épaisse moquette écrue, est peu spacieuse mais très agréable. Une étroite porte-fenêtre donne sur un petit balcon dont le rebord de pierre m'arrive presque à la taille. Sur la gauche, il court le long de l'étage. Sur la droite, à l'angle du bâtiment, il se termine par un portillon en fer donnant accès à l'échelle à incendie extérieure. Ces serpents métalliques qui rampent sur les immeubles historiques de Manhattan, c'était pour moi une image de carte postale, un bout d'ailleurs sur pellicule, une source d'imagination. Quand je suis accoudée au balcon, dans le ciel de New York, et que le brouhaha de l'avenue monte jusqu'à moi, j'ai vraiment l'impression d'être dans un film. Cette fois, je ne le regarde pas, je joue dedans. Près de la fenêtre, sous deux rangées d'étagères garnies de livres, a été remisé un fauteuil club en cuir fauve – sans doute jugé trop usé pour le fastueux décor des étages inférieurs. Il est un peu défoncé, un peu griffé. C'est ce qui lui donne son air familier, son côté rassurant, comme un vieil ami qui vous attend. Un petit bureau, une commode en bois sombre et un lit aux draps blancs ornés des initiales de l'hôtel brodées de fil marine terminent de meubler la pièce. Attenante, la minuscule salle de bains ne manque de rien. Lavabo sur colonne, carrelage métro, appliques tulipes, WC avec réservoir haut d'où pend une chaînette : son look rétro me plaît bien.
Je referme la porte, ôte mes chaussures, attrape mon ordinateur et je vais me blottir dans mon vieux fauteuil. Bien qu'épuisée, je ne suis absolument pas disposée à dormir ; il faut que j'écrive à Sarah.

**De :** Julia juliabelmont@gmail.com
**Envoyé :** Jeudi 12 juillet 2012 22 :16
**À :** Sarah sarahzinelli@gmail.com
**Objet :** Foudroyée

Ma Sarah,
Comme j'aimerais être près de toi en ce moment, je suis sûre que tu parviendrais à dissiper l'extrême confusion dans laquelle je me trouve, que tu saurais me raisonner. Je suis bien trop excitée pour pouvoir trouver le sommeil et j'espère que l'écriture aura la vertu de m'apaiser un tant soit peu…
Il faut que je te dise. Un client français est arrivé aujourd'hui. Oh, je t'entends d'ici ricaner : *« Je ne vois rien là de bouleversant ma vieille, il est grand temps que tu rentres, c'est pas bon ce mal du pays, ça te manque tant que ça un petit frenchy ? »*. Non, je te l'accorde, ce n'est pas le fait qu'il soit français qui est renversant, IL est renversant. Dès que je l'ai vu, tous mes sens se sont brouillés. Sa beauté est offensive, son sourire désarmant. Oui, il m'a souri, mais sans doute uniquement par politesse. Te dire aussi que nos mains se sont touchées et que ce fut… électrique.
Non, je ne fais qu'extrapoler de simples faits d'amabilité. Les mots qui ne me venaient pas, le rouge qui me montait aux joues, mon allure brouillonne et mon air ahuri, au mieux cela l'aura amusé. Il faut que j'arrête de fantasmer sur cet inconnu duquel tout me sépare : la beauté, la richesse, l'âge… nous n'étions pas du même côté du comptoir… Mais c'est d'un homme comme ça que je voudrais entendre dire : *« Je t'aime »*. Mais jamais un homme comme ça ne poserait vraiment les yeux sur moi. Et si j'ai cru un instant ne pas le laisser indifférent, je dois certainement cette illusion à ma situation d'expatriée, à ma solitude et à mon imagination.
Je me trouve dans un état de doute et d'espoir mêlés, de peur et d'enthousiasme. Je m'efforce d'activer ma raison mais elle ne tient plus qu'à un fil et je serais soulagée qu'elle cède. Sa résistance est vaine face à la puissance de mon désir. Parce que, Sarah, c'est bien ça le plus troublant, la puissance de mon désir. Jamais je n'ai ressenti une attirance aussi profondément dans ma chair.
À très vite.
Je t'embrasse,
Julia

---

Je repose mon ordinateur, encore excitée par toutes ces émotions nouvelles et incontrôlables, par cette apparition qui, à force d'être ressassée, se pare d'illusion. Mais je suis aussi terrassée par la fatigue. Je ferme les stores, me déshabille, me couche. Mes yeux se ferment. Je sombre dans un demi-sommeil. Dans la chaleur de la nuit d'été, entre rêve et réalité, mes pensées se mettent à divaguer. Doucement, le drap léger glisse sur ma peau nue. Le tissu qui me frôle me donne des frissons, d'agréables frissons. J'ai maintenant la moitié du corps à découvert. Je plie une jambe et, du bout des doigts, caresse le dessus du pied, remonte sur la cheville, le mollet, le genou, lentement, descends dans l'intérieur de la cuisse, arrive sur mon ventre. Je m'attarde, décris des cercles. Ma respiration devient profonde, je sens mes seins qui se gonflent, qui se tendent. Je les masse, reviens sur mon ventre, plus bas. J'enfouis les doigts dans ma toison et plonge dans la moiteur à la naissance de mes

cuisses. La main qui parcourt mon corps, c'est la sienne. Ce sont ses doigts que je sens bouger dans mon sexe. Si bien, que mes reins se cambrent, que mon souffle s'accélère, que mon corps se contracte et s'embrase jusqu'au bout des ongles. Ma bouche s'entrouvre, mon inspiration se bloque et alors que tous mes membres tressaillent, je laisse dans un soupir échapper un gémissement. D'un coup, mes muscles se relâchent, je m'enfonce dans le matelas comme dans un lit de plumes et mon esprit s'endort.

À mon réveil, j'ai recouvré mon calme, la journée d'hier semble être un songe.
Je ne suis à mon poste que depuis quelques minutes quand le téléphone sonne. C'est un numéro interne.

– *Good morning,* Julia Belmont *speaking.*
– Bonjour mademoiselle Belmont. J'espérais justement vous entendre.

Je reconnais sa voix suave et ma tranquillité retrouvée se fait instantanément la malle. J'essaye d'avoir un ton professionnel, mais mon intonation n'est qu'empruntée :

– Que puis-je pour vous monsieur Wietermann ?
– Délicieuse question mademoiselle Belmont…, dit-il avec une langueur qui serre le nœud que j'ai déjà au ventre.
Le silence qu'il laisse volontairement s'installer joue sur mes nerfs. Quand il reprend la parole, sa voix est différente, de séductrice, elle est devenue autoritaire.
– Pour l'instant, une collation pour quatre personnes, du sucré, du salé et du café.
À la fois désarçonnée par ce brutal changement de ton et soulagée par cette demande dénuée de sous-entendus, je réponds que je préviens les cuisines sans attendre.
– N'envoyez personne, je veux que ce soit vous qui apportiez le plateau, ordonne-t-il avant de raccrocher.

*Mais ce n'est pas mon boulot ça ! Pour qui se prend-il ?*

J'ai beau pester, j'obéis. Le client est roi et moi, je brûle de le revoir, de confronter mon souvenir à la réalité, de voir si cet homme me fait le même effet que la veille. Quand la porte de la suite 607 s'ouvre et qu'il apparaît, j'oublie totalement mon agacement. Ses yeux verts qui sourient, ses traits fins impassibles, son costume anthracite qui le rend si sexy me font littéralement fondre. Je manque de renverser le plateau, qu'il rattrape de justesse.

– Ravi de vous revoir mademoiselle Belmont. Dites-moi, depuis quand travaillez-vous ici Julia ? Je viens depuis des années, je ne vous avais jamais vue.
– Oh, je ne suis que de passage, je suis là depuis six mois environ. À la rentrée, je suivrai des cours d'histoire de l'Art à Paris. J'aimerais travailler dans une galerie. J'ai pensé que ce serait utile de parler anglais. Et puis, il y a tous ces musées, toutes ces expositions ici…

*Mais qu'est-ce qui me prend de raconter ma vie !*

– Quel âge avez-vous Julia ?

– J’aurai 20 ans demain.

– 20 ans ? Une grande fête se prépare alors.

– Oh non, non. Tom, la seule personne avec qui j’ai vraiment sympathisé ici, travaille et moi aussi. Je fêterai ça à mon retour, bientôt.

– Quelle petite mine triste ! Votre famille vous manque, n’est-ce pas ?

*Qu’est-ce que ça peut lui faire ? Il me parle comme si j’étais une enfant. Il se moque de moi ?*

– Non… oui… enfin, je me sens parfois un peu seule ici.

*Oh, je déraille complètement…*

– Il faut que j’y aille. Bonne journée monsieur Wietermann.

# 2. Le jour où j'ai eu 20 ans

Depuis que j'avais posé les pieds à New York, il avait fallu que je me débrouille toute seule et je m'en étais plutôt bien sortie. Et six mois à faire un job d'accueil avait fini par mettre à mal ma timidité. Mais il faut croire que je n'en étais pas encore guérie car elle venait de me jouer un sale tour. Le déballage que j'avais fait à Daniel Wietermann était un de ses effets pervers.

Heureusement, j'ai tant à faire ce matin – entre les arrivées, les départs et la visite du chef du personnel, monsieur Guttierez –, que je n'ai le temps ni de trop m'en vouloir de ma logorrhée, ni de m'interroger sur l'effet que me fait Daniel Wietermann, ni même de faire l'exégèse de ses paroles.

Un peu avant midi, je reçois un appel :

– Bonjour mademoiselle Belmont. Candice à l'appareil, la secrétaire de monsieur Wietermann. Il souhaiterait s'entretenir avec vous. Sans tarder.

Elle avait ajouté *« sans tarder »* après une courte pause, avec gentillesse, comme si elle me livrait une information pour mon bien.
*Que me veut-il ? Passe encore son exigence de tout à l'heure, mais je ne suis pas à la disposition de ses caprices !*
Tom est avec moi à la réception.

*– Everything's all right Julia ? You seem annoyed at that phone call…*
*– Don't worry Tom. Just a guest who wants to speak to me, but I don't know about what.*
*– Again a guest very hard to please…*
*– Looks like… Could you stay here alone for a while ?*
*– Of course Julia. Good luck !*

Inutile de préciser à Tom de quel client il s'agit. Je quitte mon poste et gagne les étages.

Avant de me manifester, j'écoute un peu à la porte de la suite 607. Je ne perçois pas distinctement ce qui se dit, mais j'entends Daniel Wietermann donner des directives d'un ton sans appel. Je sonne. Candice m'ouvre la porte. Sa silhouette m'avait déjà frappée quand je l'avais vue traverser le hall. Avec ses longues jambes, sa taille fine, sa poitrine généreuse, sa chevelure rousse flamboyante, son joli visage et son port altier, elle a vraiment une classe folle.

– Entrez Julia. Je préviens monsieur Wietermann.

La suite 607 est la plus grande de l'hôtel. J'ai lu le descriptif des 180 $m^2$ sur la brochure de l'établissement, mais n'en ai jamais passé le seuil. Seule dans l'entrée, le plus discrètement possible, je me risque à faire quelques pas et hasarde mon regard. Sur la droite, je découvre un salon dont la décoration et l'atmosphère sont chaleureuses et personnalisées, loin des intérieurs sans âme et

standardisés qui caractérisent habituellement les hôtels. Candice a laissé entrouverte la porte qui se trouve à gauche. J'ai peu de visibilité, mais en me tortillant un peu, je devine une sorte de grand bureau, de salle de réunion et j'aperçois des piles de petites mallettes noires. Soudain, la porte s'ouvre en grand, dans un élan énergique qui me prend par surprise. Je sursaute, suis prise d'une suée terrible, rougis de honte d'être prise en flagrant délit d'espionnage. Daniel Wietermann se tient là, dans l'encadrement de la porte. Je peux clairement lire sur son visage qu'il est préoccupé, énervé, contrarié.

– Julia. Il se peut que dans les jours à venir une personne demande après moi. Son nom est Camille Wietermann. Que je sois là ou pas, vous lui direz que je suis absent. Vous et vos collègues – je compte sur vous pour passer le message – ne lui communiquerez aucune information me concernant, ni le numéro de ma suite, ni la date de mon départ, rien. Vous avez bien compris ?

*Dois-je vraiment répondre ?*
Il reste immobile, muet. Il attend. Son regard glaçant m'arrache un *« oui »*. Intérieurement, je fulmine. Je comprends que ma curiosité n'est pas la cause de son agacement, il n'a même sans doute rien remarqué. Je me suis fait peur toute seule, imaginant qu'il pouvait faire cas de moi, mais il est bien trop centré sur lui pour cela. Et si je ne suis pas la cause de son agacement, pourquoi en suis-je la cible ? Et était-il nécessaire que je me déplace pour ça ? Avant de tourner les talons, je ne peux m'empêcher de murmurer qu'il aurait pu tout aussi bien me le dire par téléphone.

– Gardez votre insolence pour vous mademoiselle Belmont, dit-il d'un ton menaçant en refermant la porte sur moi.

Je suis dévastée. Et je m'en veux de l'être.
*Pourquoi suis-je si sensible à la façon dont cet homme s'adresse à moi ? Pourquoi ses démonstrations de froideur sont pour moi comme une confiscation de l'air qu'il me faut pour respirer ? Pourquoi derrière ses airs charmeurs et ses mots gentils, se dessine tout un monde sensuel qui anime et fait vibrer mon corps, mon cœur ? Et qui est cette Camille Wietermann ? Sa femme ?*
Il faut me ressaisir. De retour dans le hall, je tâche de prendre un air détaché et demande à Tom d'assurer l'accueil, prétextant un retard dans la paperasse à classer et je vais m'enfermer dans le bureau à l'arrière du comptoir sans vraiment attendre sa réponse. J'ai besoin d'être seule et de m'absorber dans un travail qui requiert plus de précision que de réflexion.

En fin d'après-midi, calmée et un peu étourdie par l'activité rébarbative du classement, je rejoins Tom. Nous attendons avec impatience la relève pour pouvoir enfin quitter notre poste, quand Daniel Wietermann traverse le hall.

*– Wow, you saw the way this guy looks at you ?*

Je hausse les épaules. Quelle façon de me regarder ? Tom pense que c'est évident, je lui ai tapé dans l'œil. J'éclate de rire pour désamorcer la tournure que prend la conversation et masquer ma gêne. Deux minutes plus tard, le téléphone retentit et Tom décroche :

– Pour toi.

M. Wietermann veut me voir immédiatement. J'ai la désagréable impression d'être une élève convoquée par le proviseur pour une faute qu'elle ne sait pas avoir commise. J'ai fortement envie de l'envoyer balader, mais je crains les représailles. Et après tout, peut-être veut-il s'excuser ? Je profite du fait que Tom échange quelques phrases avec les collègues venus nous remplacer pour m'éclipser.

– Entrez !

Je referme la porte de la suite 607 derrière moi. Quand je me retourne, je découvre un Daniel Wietermann bien différent de celui de la matinée. Il a troqué son masque de dureté contre un air séducteur. Ne sachant pas à quoi m'attendre de la part de cet homme tour à tour charmant et distant, chaleureux et froid, animée aussi par quelque espoir et toujours subjuguée par sa beauté, je reste devant la porte, sans un mot.
Il ne dit rien lui non plus. Il s'avance vers moi d'un pas que je trouve extrêmement sensuel. Il est tout près. Il s'approche encore. Nous nous dévisageons l'un l'autre. La tension entre nous est palpable.

– Vous savez que vous êtes très attirante, mademoiselle Belmont.
*Moi, attirante ? Est-il sérieux ?*
– Ne prenez pas cet air étonné. Ce que ce tailleur laisse deviner est… ravissant.
Tout en prononçant ces mots, il passe sa main droite sur mon épaule gauche, descend sur mon flanc, jusqu'à mes hanches. Malgré le barrage du tissu, cet effleurement me fait frissonner.
– Ces boucles dorées qui s'échappent toujours de votre chignon…
Et, d'un geste lent, il replace une mèche de cheveux derrière mon oreille. Je ferme les yeux pour mieux m'en délecter.
– Cette nuque délicate…
Il la frôle. Ce contact est si délicieux. Je sens que toute résistance me quitte. Il m'ensorcelle du bout des doigts.
– Ces joues fraîches comme la rosée…
Il pose la main sur mon visage. Je n'en peux plus. J'ai du mal à respirer.
– Ce petit air rêveur et cette façon que vous avez de tenir un crayon dans le coin de la bouche quand vous êtes derrière votre comptoir… Comme j'aimerais être ce crayon…

Et il passe le pouce sur mes lèvres.
*Qu'attend-il pour m'embrasser ?*

J'ouvre les yeux. Il fait un pas en arrière. Se joue-t-il de moi ? J'ai envie de lui sauter au cou, mais quelque chose me retient : il est le maître du jeu. Je le sais, je le sens.
Soudain, d'un geste rapide et presque brutal, il m'empoigne par la taille, m'attire à lui et m'embrasse avec fougue. Nos langues s'entremêlent, nos bouches se tordent. Je ne sais plus où commence son visage, où finit le mien. Je peux à peine reprendre mon souffle.
Il plaque mon dos à la porte et exerce une pression sur mes bras pour m'immobiliser complètement. Il me dévore le visage, me mordille les lèvres. Je sens ses baisers humides dans mon cou. J'ai la tête

qui tourne. Je laisse échapper de petits sons aigus, presque étouffés. Cette violence maîtrisée est terriblement excitante.

Mais brusquement, il s'éloigne. Haletante, je le fixe d'un regard interrogateur. Sa physionomie n'est plus la même, il a l'air grave. Au bout de quelques secondes de silence qui me paraissent interminables, il lâche, une pointe d'irritation dans la voix :

– Qu'y a-t-il mademoiselle Belmont ?
– Je ne sais pas… C'est à vous de me le dire. C'est… cette façon que vous avez de devenir aussi… froid après avoir été si… aimable…

Il s'approche, se penche au-dessus de moi et, entre constat et regret, il me dit :

– Je ne suis pas aimable, Julia.

Après cette sentence ? Cet avertissement ? Daniel Wietermann disparaît dans son salon et je quitte la suite pour rejoindre ma chambre en courant. Je me jette dans les bras réconfortants de mon vieux fauteuil et ferme les yeux. Mes lèvres ont encore le goût de ses baisers. Mais la béatitude dans laquelle je devrais me trouver *(Il m'a embrassée ! Il ressent donc quelque chose pour moi !)* est entachée d'incompréhension et de crainte. Ces revirements insaisissables me déconcertent totalement. Je me redresse, attrape mon ordinateur et l'allume, espérant un message de Sarah.

---

**De :** Sarah sarahzinelli@gmail.com
**Envoyé :** Vendredi 13 juillet 2012 9 :21
**À :** Julia juliabelmont@gmail.com
**Objet :** Enfin foudroyée !

Quelle bonne nouvelle ! Ne sois pas si inquiète ma Julia, l'agitation que tu témoignes est toute naturelle… Les sensations que provoque le désir sont souvent déroutantes, mais c'est ce qui les rend d'autant plus délicieuses. La raison a bien peu à voir là-dedans. Tu crois te perdre, mais c'est une part profonde de toi que tu découvriras.
Et arrête de te torturer ! Il est riche, et alors ? Vous n'avez pas le même âge…, il est si vieux que ça ? Tu ne vois donc pas comme tu es jolie ? Parfois, tu me désespères…
Reste toi-même.
Je t'embrasse,
Sarah
P.S. Demain, c'est la quille ! Je rejoins la famille dans notre maison sicilienne ! Qui sait, je retrouverai peut-être Luca…

---

---

**De :** Julia juliabelmont@gmail.com
**Envoyé :** Vendredi 13 juillet 2012 22 :07
**À :** Sarah sarahzinelli@gmail.com

**Objet :** De feu et de glace

Tout paraît si simple avec toi Sarah, si évident. Tes mots sont un réconfort après l'éprouvante journée que je viens de passer. J'ai revu cet homme à plusieurs reprises sans réussir à le cerner le moins du monde. Tour à tour prince charmant et monstre de froideur. Son comportement de donneur d'ordres qui aime que tout le monde soit à son service me met en rogne. Mais il émane de lui quelque chose qui m'attire irrésistiblement.
Je le quitte à l'instant. Aussi ardent que fut notre échange de baisers, je suis bien incapable de savoir ce qu'il ressent. Il a mis un terme à notre entrevue de façon étrange, me laissant en proie au doute, à l'ignorance, à la peur.
Il faut se rendre à l'évidence, comment pourrais-je être l'objet de son désir ? Lui qui, en plus d'être marié, peut avoir les plus belles femmes à ses pieds.
Et puis, je me demande bien d'où lui vient sa richesse… J'ai aperçu des mallettes noires dans sa suite. Se pourrait-il que ce soient des armes ? Et les deux hommes qui l'accompagnent ? Des gardes du corps ? Des tueurs ?
Bonnes vacances italiennes !
*Baci*,
Julia

---

Le lendemain, rien. Daniel Wietermann ne me fait pas le moindre signe. Ce qui me vexe et m'attriste. Il reste dans sa suite à enchaîner les rendez-vous de travail, à en croire le défilé d'attachés-cases qui passe sous mes yeux et le va-et-vient de Candice qui accueille et raccompagne les hommes d'affaires en m'adressant de chaleureux sourires, mais pas un mot, à chacun de ses passages. Entre deux rendez-vous, elle trouve même le temps de faire de luxueuses emplettes. Vers 18 h, elle s'arrête au comptoir. Malgré l'agitation de la journée, pas un faux pli, pas une coulure de maquillage, pas un signe de fatigue, elle est impeccable.

– Voilà, c'était le dernier client. Monsieur Wietermann vous attend à 19 h, ne soyez pas en retard.

J'espère que Tom, qui vient d'arriver, n'a rien entendu de cette invitation ponctuée par un clin d'œil de Candice.

– *Hi Tom !*
– *Happy birthday dear Julia !*, dit-il en ouvrant grand les bras pour m'embrasser. Pour toi.
Tom me tend un paquet plat. Dans le pli du papier cadeau, il a glissé un *« bon pour fêter ça dignement »*. Je déchire le papier : dans un sous-verre, un magnifique dessin d'un endroit de la ville que nous aimons beaucoup, réalisé par Tom à l'encre de Chine.
– Oh…merci. Merci Tom, dis-je, très touchée.

18 h 55. Je trouve une excuse pour m'absenter. Ma curiosité l'emportant sur mon ressentiment, je me présente suite 607.

– Entrez Julia ! C'est un grand jour aujourd'hui ! Je vous emmène dîner.

J'ai beau être agréablement surprise, Daniel Wietermann a beau être jovial, je ne m'emballe pas.

– C'est gentil, mais je ne peux pas.

– Vous pouvez. Les choses sont arrangées avec M. Guttierez.

*Cet homme est-il tout puissant ? Peut-on lui résister ?*

– Habillez-vous, je vous attends ici, me dit-il en désignant la chambre qui se trouve après le salon.

Je tente de protester.

– Faites-moi plaisir Julia, faites ce que je vous dis, vous n'allez pas aller au restaurant dans votre tenue de réceptionniste, dit-il sèchement.

Dans la chambre, je reconnais les sacs siglés de noms de la haute-couture que portait Candice. Une robe noire avec un dos en dentelle, un ensemble de lingerie en satin, des escarpins, le tout parfaitement à ma taille…

En traversant le hall, j'adresse un regard plein d'excuses à Tom qui me regarde pantois. Un des deux hommes qui accompagnent Daniel Wietermann nous conduit dans un établissement sans commune mesure avec tous les endroits que j'ai pu fréquenter jusqu'à présent. Ambiance feutrée, mets exquis, je me laisse porter par la situation féerique et l'excellent champagne. Daniel Wietermann est agréable, il me pose des questions, je réponds sobrement. Au dessert, il me tend un petit paquet :

– Bon anniversaire Julia.

Ayant perdu un peu de timidité et de retenue sous les effets combinés de la voix envoûtante de Daniel Wietermann et de l'alcool, je défais le ruban avec entrain, écarte le papier et libère une petite boîte noire. Je l'ouvre. Mais en découvrant un magnifique bracelet en diamants, je reste interdite, stupéfaite.

– Je ne pouvais pas laisser seule une compatriote, au demeurant fort charmante, le jour de ses 20 ans.

– Je ne peux pas accepter.

– Ne refusez pas, ça me fait plaisir et ce n'est pas grand-chose pour moi.

Pendant le trajet de retour à l'hôtel, je suis songeuse. Cette robe, cette soirée, ce cadeau…tout me semble démesuré. Que signifie tout cela ? Je n'ose m'en ouvrir à mon donateur. Je ne veux pas paraître ingrate et je ne veux pas gâcher ce moment où il se montre si adorable et enjoué.

Arrivés devant ma chambre, où il a tenu à m'escorter, Daniel Wietermann m'attire à lui pour m'embrasser.

– Invitez-moi à entrer.

Nous nous engouffrons dans la pièce. Ses mains encadrent mon visage, il pose un baiser sur mes paupières, mon menton, mon cou, il mordille le lobe de mon oreille.

Je suis tellement absorbée par ses baisers que je ne sens même pas qu'il dégrafe ma robe, mon soutien-gorge. En un rien de temps, je suis quasiment nue face à lui. Il me contemple. Je tremble

légèrement.

Délicatement, il m'étend sur le lit et entreprend de lécher mon corps.
Les méandres qu'il dessine avec sa langue sur ma peau me font chavirer. Quand il prend dans sa bouche le bout de mes seins, mon excitation naissante s'intensifie violemment.
Il a retiré sa chemise. Son torse, imberbe et musclé, touche le mien. Je peux sentir la chaleur de son corps. L'odeur boisée qui se dégage de lui m'enivre.

Il fait maintenant glisser ma culotte le long des jambes et enfouit sa tête au creux de mes cuisses. Il lèche l'extérieur de mes lèvres, l'intérieur. Puis mon clitoris. Il s'y attarde, tourne autour, le suce. Ses coups de langue sont précis et sensuels. Leur amplitude varie, leur rythme s'accélère. Mon bassin se soulève, s'affaisse, se soulève encore sous l'effet du plaisir grandissant. Je gémis. Je suis au bord de l'implosion, quand soudainement, Daniel s'arrête, s'éloigne…

J'écarquille les yeux.

– Soyez patiente Julia et assurée que votre plaisir est l'objet de mes désirs.

En disant cela, il retire son pantalon et découvre à ma vue son sexe dressé. Je l'implore du regard.

Il ramasse alors sa veste et sort un petit emballage brillant de la poche (*emportée par l'excitation, le préservatif m'était complètement sorti de la tête !*). Il le déchire et, en me regardant, fait glisser le latex sur sa verge, d'un geste lent, sûr et insistant, comme pour me faire languir davantage, comme pour bien me faire prendre la mesure de son membre.
Daniel revient vers moi avec l'allure d'un prédateur qui ne veut pas effrayer sa proie, se couche sur moi et me pénètre doucement. Le lent va-et-vient réactive mon plaisir. Ma respiration s'affole. Il agrippe fermement mes hanches, accélère le mouvement. J'explose dans un cri, il jouit dans un gémissement sourd.

Silencieusement, Daniel se relève, se rhabille et s'en va, me laissant à demi endormie. Je ne suis plus rien, je suis toute à cette entière félicité, je ne sens qu'elle.
Je n'oublierai jamais le jour où j'ai eu 20 ans.

# 3. Un diamant brut

La réalité de certains voyages est source de rêves. Daniel Wietermann m'avait offert un billet aller pour un nouveau territoire et mes premiers pas en terre inconnue étaient prometteurs. Je me sentais exploratrice, je rêvais de déployer les cartes du plaisir pour en découvrir toutes les étendues. Ce séjour à New York était décidément plein de surprises et ne cessait de me révéler à moi-même.

Le sommeil n'a entamé ni mon sentiment de plénitude, ni mon désir, il les a, au contraire, inscrits en moi, gravés dans mon être en un souvenir impérissable et une envie permanente. Je me sens si différente ce matin et il me semble que mon ravissement est visible de tous.

– *You seem so dreamy, Julia. Are you here ?* , me demande Tom d'une voix inquiète mâtinée de tristesse.
Il ne fait aucune allusion à ce qu'il a vu la veille et je lui en suis reconnaissante. Il se doute forcément de quelque chose mais il n'ose pas m'en parler et moi, je ne peux rien lui dire, tout est trop nouveau et confus pour le partager avec lui. Mais je sens qu'il se fait du souci, tel un grand frère protecteur. Je lui dis que je songeais à mon départ imminent, mais qu'il a raison, je suis encore ici, je dois en profiter et je lui propose de passer notre prochain jour de congé ensemble.

Je profite du moment où Tom renseigne une cliente pour consulter mes e-mails. Sarah m'a répondu.

---

**De :** Sarah sarahzinelli@gmail.com
**Envoyé :** Samedi 14 juillet 2012 11 :38
**À :** Julia juliabelmont@gmail.com
**Objet :** Jour J

Bon anniversaire ma grande !
Ne t'en fais pas, la grande fête qu'on te prépare te fera oublier ce jour J de solitude et de labeur.
Je comprends que le trip *bad boy* puisse t'exciter, mais je crois que tu délires en imaginant ton monstre charmant sous les traits d'un dangereux trafiquant d'armes. Toutefois, l'homme que tu décris n'a pas l'air très net… Il est marié ? ? ? Tu en es sûre ? En sais-tu aujourd'hui un peu plus sur lui ?
Je dois te laisser, je pars pour l'aéroport !
*Ciao* !
Sarah

---

---

**De :** Julia juliabelmont@gmail.com
**Envoyé :** Dimanche 15 juillet 2012 10 :16

**À :** Sarah sarahzinelli@gmail.com
**Objet :** Re : Jour J

Jour J comme « Jour de la Jouissance » ! Tu ne pouvais pas mieux choisir comme intitulé de message ma Sarah… Mon prince effroyable m'a enlevée la nuit dernière : il m'a vêtue en grands couturiers de la tête aux pieds, emmenée dans le plus chic des restaurants, offert des diamants et puis, il m'a fait l'amour. Je me suis trouvée propulsée sur de nouveaux rivages et j'ai aimé ça. Mes repères en ce domaine sont si faibles, voire inexistants, qu'il s'agit du plus aventureux des voyages. Aujourd'hui, je n'en sais pas plus sur lui, mais j'en sais plus sur moi. Je salue d'ailleurs là ta clairvoyance Sarah, la découverte de la jouissance fut une vraie révélation.
Nous avons la consigne de tenir éloignée une certaine Camille qui porte le même nom que lui. Alors, oui, j'en déduis qu'il est marié, mais que la situation entre eux n'est pas au beau fixe…
Je te quitte, je vois sa secrétaire venir vers moi.
À très vite,
Julia

---

J'ai juste le temps de fermer ma session et de relever la tête : Candice est face à moi.

– Bonjour mademoiselle Belmont. Monsieur Wietermann a besoin de vous ce soir. Pour votre travail, les choses sont arrangées, vous terminez à 18 h. Je ne m'attarde pas, j'ai des courses à faire, dit-elle avec un petit sourire taquin et complice.

*Ne peut-il donc pas faire ses commissions lui-même ? « Besoin de moi » ? Tant que ça ! Et pour quoi faire ? Croit-il qu'il peut disposer des gens à sa guise ? Cette propension à maîtriser tout et tout le monde est vraiment exaspérante. Zut !*

Cette fois, je vais devoir dire quelque chose à Tom qui, témoin des propos de Candice et du teint de mon visage qui a viré de rose poudré au cramoisi, me scrute, interloqué.

– *Julia, are you in trouble with that guy ?*
– Non Tom, non, aucun problème. Ne t'inquiète pas. *Don't worry.*
– *You know that you can tell me everything, don't you ?*
– Je sais Tom. Ne t'en fais pas pour moi, vraiment. *I don't want to speak about it now. Ok ? Don't ask me about it, please. I will tell you,* plus tard.
– *Ok Julia. As you want. I don't want to bother you. But if you need, you know I'm here for you.*

Tom est vraiment chic.

Plus les heures défilent, plus ma rancœur envers un Daniel Wietermann despotique s'affadit et plus ma curiosité et mon excitation s'attisent. À 18 h, je gagne promptement ma chambre pour y prendre une douche avant d'aller sonner à la suite 607. Une longue robe ivoire, fendue jusqu'à mi-cuisse, avec un bustier brodé de sequins est étendue sur mon lit. À côté, un sac contenant des sandales à talons, des sous-vêtements et une pochette. Un mot est posé sur la robe :

*« Cette robe vous ira à ravir. Et quand vous la porterez, je n'aurai qu'une hâte, vous l'enlever. Soyez prête à 19 h, devant l'hôtel.*
*D. W.»*

L'après-midi passée dans l'attente a donné libre cours aux divagations de mon esprit et c'est fébrile que j'arrive devant l'hôtel. À 19 h précises, une limousine s'arrête juste devant moi. La portière arrière s'ouvre, Daniel Wietermann se déplace sur la banquette, m'invitant à y prendre place. Sitôt que je suis installée, la voiture redémarre.

Daniel fait signe au chauffeur de remonter la vitre teintée qui partage l'habitacle et me demande de me tourner. J'offre mon dos à sa vue. J'ai le cœur qui bat vite. Je m'étonne d'être si docile, mais j'ai conscience d'être encore sous l'influence des voluptés de la veille. J'entends le bruit d'une boîte que l'on ouvre, puis Daniel passe ses mains autour de mon cou et y dépose un collier. Au contact de ma peau, la fraîcheur des pierres précieuses me procure un frisson chargé de sensualité. Une fois le fermoir enclenché, Daniel attrape mon bras gauche pour me faire pivoter vers lui et pouvoir attacher à mon poignet un bracelet.

– Maintenant, vous êtes parée. Dans moins d'une demi-heure, nous arriverons à une réception, ce qui nous laisse peu de temps. Mais le temps est ce que l'on en fait…, me dit-il avec un sourire mutin.
Une robe de bal, des bijoux somptueux, une réception, tout cela enrobé de mystère, c'était trop d'informations d'un coup pour que je saisisse d'emblée l'invitation au plaisir que signifiaient ses mots et son air.
– Où allons…
Daniel pose un doigt sur ma bouche pour m'empêcher de parler.
Après quelques secondes de pression, il effleure mes lèvres et les entrouvre pour glisser son doigt contre ma langue. L'espace doit être insonorisé car je ne perçois aucun bruit et les vitrages fumés sont supposés nous isoler de tout regard, pourtant je ne peux réprimer mon inquiétude. Le chauffeur ne peut-il absolument pas nous voir ? Daniel ne semble pas s'en soucier le moins du monde. Je me persuade donc que nous sommes invisibles… Son autre main passe dans l'échancrure de la robe, sous l'étoffe légère, caresse mon ventre, la naissance de mes seins. Je ne peux pas bouger, pas même le regarder, à peine respirer.

La façon, ferme et adroite, qu'il a de diriger ses mains sur moi m'excite autant qu'elle me paralyse. Je ferme finalement les yeux et laisse tomber ma tête en arrière. Tandis qu'il me dévore le cou, il écarte légèrement mes jambes, frôle l'intérieur de mes cuisses avec la paume de sa main. Ses gestes sont fluides, sans brusquerie, sans rupture, comme un pas de danse parfaitement exécuté, ça m'étourdit, je succombe au plaisir, je suis totalement sous son emprise.

Il me prend alors une main et la pose entre ses jambes. Je sens son membre dur et gonflé sous le tissu.

– Libérez-le.

Je m'exécute. Je défais le bouton, la fermeture Éclair… et saisis dans ma main sa verge brûlante

de désir. Avec hésitation – je suis si inexperte que j'ai peur de mal m'y prendre – je commence à le caresser. Il bascule contre l'appui-tête, passe une main sur ma nuque et incline mon visage jusqu'à son entrejambe. Mais je manque d'habileté. Il guide mes mouvements par ses mots et par la main qu'il a dans mes cheveux. Plus je sens son plaisir croître, plus le mien naît.
Bientôt, il soulève mon visage et jouit dans un soubresaut.

– Vous êtes surprenante mademoiselle Belmont. Vous êtes un diamant brut. Et je crois que j'aurai beaucoup de plaisir à vous façonner.

Quand nous entrons dans la salle de réception, tous les regards se tournent vers nous et une salve d'applaudissements retentit. Des hommes, des femmes, tous plus beaux les uns que les autres et arborant des tenues à faire pâlir les stars hollywoodiennes, arrivent à notre rencontre. Enfin… à la rencontre de Daniel Wietermann pour être précise. Car personne ne me prête attention. Des *« Bravo Daniel ! »*, *« Well done Mister Fire ! »* , *« Félicitations ! »*, *« Vive Mister Fire ! »* fusent de toutes parts. Ils veulent tous lui serrer la main, lui parler, le féliciter. Très vite, il se retrouve accaparé, pris dans un tourbillon. Je suis hors du cercle, mais j'ai le tournis. Je me demande qui sont ces gens, qui est Daniel Wietermann, qui est ce Mister Fire et ce que je fais là. Je ne me suis jamais sentie aussi seule qu'avec toute cette foule autour de moi.

Je cherche du regard un endroit tranquille où m'asseoir, avant que je ne tourne de l'œil. Au fond de la salle, près du gigantesque buffet, je repère des chaises vides. Après quelques profondes inspirations, une coupe de champagne rosé et deux ou trois petits-fours, je me sens mieux et je peux enfin observer les lieux. Le décor est splendide : une immense salle Art Déco aux plafonds ornés de moulures et de motifs peints géométriques et aux murs sombres rehaussés de boiseries claires et de mosaïques dorées. De grandes affiches ont été installées, elles représentent toutes de magnifiques bijoux, sauf une, sur laquelle je reconnais Daniel Wietermann… Sur une banderole, est inscrit le prestigieux nom d'une famille de joaillerie française : Tercari. Tout autour de la pièce, des modèles de parures sont exposés dans de petites vitrines.

– Magnifique, n'est-ce pas ?

Une jolie brune vient de s'asseoir à côté de moi.

– Oui, c'est très beau.
– Daniel a fait un travail remarquable.
– Il a beaucoup de talent…

Au cas où elle m'ait vue arriver au bras de Daniel, j'opte pour la feinte afin de masquer mon ignorance et, si possible, d'en apprendre davantage de sa bouche.

– Oui, sa première collection, je veux dire la première entièrement sous sa responsabilité, est un véritable succès. Sa mère ne doit pas regretter de lui avoir passé le flambeau.

J'acquiesce d'un sourire.
Tout s'éclaire ! Mon trafiquant d'armes est en réalité le riche héritier d'une institution du luxe !

Soudain, tout fait sens : les petites mallettes noires, mon cadeau d'anniversaire, ses comparaisons gemmologiques…

– Il vous dévisage.
– Pardon ?
– Daniel, il ne vous quitte pas des yeux.

Je balaye du regard l'assemblée à sa recherche. L'attroupement s'est défait, mais Daniel est toujours sollicité. En effet, il me regarde. Et maintenant que moi aussi, il me sourit.

Quand je me retourne, la jolie brune a disparu.
Je décide de faire le tour de la salle. J'ai repéré un lutrin en pied à l'entrée et je feuilletterais bien l'ouvrage en présentation. Et puis, je veux aussi voir de plus près les créations de Daniel. Sur le pupitre, je ne trouve pas un livre mais un classeur contenant le catalogue de la collection *« Fire »* et des articles de journaux. *« La joaillerie de luxe prend un sacré coup de feu ! »*, *« Daniel Wietermann ose et s'impose ! »*, *« L'héritier Tercari met le feu ! »*, *« Fire : qui du bijou ou du maître est le plus flamboyant ? »*, *« Appelez-le Mister Fire ! »*. La presse spécialisée est dithyrambique. Daniel Wietermann, alias Mister Fire, est décrit comme un créateur génial.

Après avoir parcouru les articles, j'inspecte chaque petite vitrine. Je prends mon temps… je l'étire… ça devient interminable… J'ai mal aux pieds à force de piétiner. Je ne tiens plus debout. Bien qu'inconfortable à la longue, la chaise près du buffet est mon seul salut.
Tant pis pour la bienséance, j'ai retiré mes chaussures et masse mes chevilles endolories.

Enfin, je vois Daniel venir vers moi. Il semble las, blasé, contrarié.
*Va-t-il me reprocher de ne pas savoir me tenir ? Après m'avoir laissée en plan toute la soirée ? Ce serait la meilleure.*

– La voiture nous attend, dit-il en m'offrant son bras.

Dans l'habitacle confiné, le silence règne. Moi, éreintée et fâchée (et m'en voulant de ne pas oser exprimer les motifs de mon dépit). Lui, clos, mutique, pénétré d'une inexplicable colère.
Au bout d'un moment, ne pouvant plus soutenir cette ambiance, je tente de briser la glace.

– Je ne savais pas que vous créiez des bijoux.
– Et alors, qu'en pensez-vous ?
– Très beau, vous êtes doué.
– Je sais.
– Et vous le savez.

Ironie spontanée. Tensions désamorcées. Nous rions.

Il est tard quand nous rentrons à l'hôtel. Daniel m'entraîne dans sa suite et, sitôt que nous sommes dans la chambre, il défait sans préambule la fermeture de ma robe.

– Déshabillez-vous, commande-t-il d'un ton neutre.
Mes mains tremblent, mon souffle est court, mais je décide d'affronter son regard. Je fais glisser ma robe, ôte mes sous-vêtements. Je suis empruntée, mais le désir que je lis dans ses yeux me donne du courage.
– Quel joli spectacle mademoiselle Belmont.
À quelques mètres de moi, il se dévêt à son tour. Bien qu'intimidante, la situation est, j'avoue, terriblement excitante. Je lève les bras pour enlever le collier.
– Non, gardez les bijoux. Je veux vous baiser avec votre parure, intime-t-il en s'asseyant dans un fauteuil.
- Venez, murmure-t-il de sa voix suave.

Je suis debout devant lui. Il s'empare de mes hanches et embrasse mon ventre. Puis il lève la tête vers moi et accroche mon regard pendant qu'il écarte mes jambes et introduit doucement un doigt dans mon sexe mouillé. Le fait de soutenir son regard décuple l'excitation.

– Vous êtes si réceptive Julia. Vous avez un rapport sensuel à la vie qui me donne envie de vous, envie de vous conduire à de multiples jouissances.

Du fauteuil où il est assis, Daniel peut atteindre un chevet. Il en ouvre le tiroir et sort un préservatif.

– Aidez-moi, dit-il en prenant mes mains.
– Voilà. Comme ça…

Sur mes mains, la pression des siennes. Sous mes mains, la puissance de son sexe qui bat. Mes mains, prisonnières consentantes.

Daniel m'attire à lui, me fait asseoir et, les mains autour de ma taille, insuffle un mouvement à mon bassin. Je sens son sexe au plus profond de moi. Je m'affranchis soudain de ses mains, pose les miennes sur ses cuisses, étends mon corps légèrement en arrière et ondule à mon rythme.

– Oh Julia, j'aime comme vous vous laissez aller sans réticence.

À l'approche de l'extase, je commence à émettre de petits cris. C'est alors qu'il me dit :

– Levez-vous.

Il se met derrière moi, me positionne face au fauteuil, appuie sur mon dos pour que je me penche, pose mes mains sur les accoudoirs. Il enfouit une main dans mes cheveux et les tire tout en me pénétrant brusquement. J'ai le cou tendu, le collier vient frapper contre ma peau sous l'effet de son va-et-vient, qui va de plus en plus vite, encore plus vite, plus loin, plus fort, encore… Nos corps se serrent dans les convulsions de la jouissance.

Je m'effondre, toute cotonneuse, sur la moquette épaisse. Daniel se penche vers moi :

– Rhabillez-vous, commande-t-il d’un ton neutre.

# 4. L'insoumise

Je lance un regard incrédule à Daniel Wietermann. Comment peut-il faire montre d'un pareil détachement après avoir partagé une telle intimité ?
Une gêne immense s'empare de moi. L'abandon auquel je me suis laissée aller, ma nudité, sa soudaine froideur… je voudrais disparaître, passer par le petit trou de la souris. Je rassemble mes vêtements avec empressement. Mais tandis que je me rhabille maladroitement, mon embarras fait place à la colère.

– Non, je ne partirai pas, lancé-je rageusement, bien que terrifiée.

Daniel me fait face, ses traits se contractent.

– Je ne souffrirai aucun refus de votre part mademoiselle Belmont. J'espère que c'est clair pour vous.
– Non. Non justement, ce n'est pas clair. Vous croyez pouvoir disposer de moi et des autres comme bon vous semble ? Vous croyez pouvoir me soumettre en m'achetant avec vos robes et vos bijoux ? Je suis désolée d'avoir pu vous donner cette impression. Je me suis laissé emporter par ma curiosité et mon enthousiasme candide. Je n'aurais pas dû. Et pourquoi m'avoir traînée à cette réception ? Vous aviez « besoin de moi » ? Je trouverais ça comique si je ne me sentais pas humiliée. Vous m'avez laissée dans un coin toute la soirée ! Vous deviez avoir honte de me présenter, d'ailleurs je serais curieuse de savoir comment vous m'auriez présentée ?

Je viens de jeter tout cela dans un souffle. Je suis prête à défaillir, mais je me sens soulagée. Daniel me fixe, son visage exprime une forte irritation mais aussi de la surprise et une certaine tristesse.

– Vous avez terminé mademoiselle Belmont ?

Je n'aime pas l'imprévu, je n'aime pas qu'on me résiste, j'aime être maître de mon temps, de mes faits et gestes, j'aime contrôler la situation. Je suis comme ça, je fonctionne comme ça, depuis toujours. C'est vrai, vous offrir des vêtements, des bijoux est une façon pour moi de maîtriser la situation. Je le fais pour ma convenance, pour que les apparences soient à mon goût, appropriées, de circonstance.

– Mais comment voulez-vous que les autres s'expriment si vous leur imposez votre façon de voir, votre façon d'être ? Je ne suis pas une marionnette qu'on manipule, une poupée qu'on déguise, une fille qu'on expose parce que ça fait bien !
– Peut-être pouvez-vous voir là aussi une conception un peu vieux jeu de ma condition masculine, mais je l'assume. Je paye, je subviens aux besoins de la femme qui m'accompagne et je trouve cela absolument normal, ça ne me pose aucun problème, au contraire, j'estime que c'est mon rôle, que

c'est ce que je dois faire. Je l'ai fait aussi pour vous faire plaisir et parce que cela vous va bien, parce que vous le méritez. N'y voyez qu'un élan naturel et bienveillant. Vous êtes bien trop pure, bien trop entière pour vous laisser acheter et cela n'a jamais été mon intention.

– Mais comment pouvez-vous juger, vous, de ce qui me va ou pas, de ce qui me plaît ? Vous ne savez rien de moi ! Vous ne voulez pas m'acheter mais vous prenez, vous donnez, à votre guise, sans vous soucier de ce que je peux ressentir.

Je crie pour me donner de la contenance, de l'assurance, mais face au calme de Daniel Wietermann, face à son visage hermétique, je me sens tout à coup ridicule.

– Soyez honnête Julia, ce ne sont pas mes cadeaux, mais votre désir qui a pu vous mettre en situation de soumission. En réalité, c'est à votre désir que vous obéissez.

Sur le coup, cette remarque me pique au vif, m'assomme. Le temps de recouvrer mes esprits et je prends conscience que Daniel Wietermann, cet être égoïste, dominateur et indifférent, m'a percée à jour, avant que je ne le fasse moi-même. Je suis bluffée. Je dois bien l'admettre : il a raison.

– Et je ne vous ai pas présentée, reprend-il après un long et lourd silence, parce que je craignais que tous ces gens vous importunent. Et je voulais que vous m'accompagniez pour avoir au moins une raison de me réjouir dans ces mondanités des plus ennuyeuses. Je regrette que cette soirée ait été pour vous un calvaire.
J'aimerais dormir maintenant, Julia.
*Je ne dois pas flancher, pas question de capituler, je dois tenir le cap.*
Je prends une profonde respiration et, d'un ton posé et déterminé, je rétorque :

– Je ne partirai que parce que je l'aurai décidé et non parce que vous me l'ordonnez.

Tout à coup, les traits de Daniel se détendent, il arbore un petit air rusé, un léger sourire déforme sa bouche si sensuelle. Il m'enlace et tout en me serrant très fort, il murmure à mon oreille :

– Au fond, vous aimeriez que je vous retienne, n'est-ce pas ?

Je résiste, je tente de me dégager de ses bras, mais j'ai beau m'agiter, je n'arrive pas à me libérer de son étreinte.
*Parce qu'il serre trop fort ? Parce que je n'en ai pas vraiment envie ?*

– Votre impertinence mérite d'être punie Julia, je vais vous faire passer l'envie de me tenir tête…

J'abandonne la lutte. La chaleur de son corps et son parfum m'enveloppent, m'absorbent. Je sens contre moi durcir sa verge. La résistance physique est impossible. Mes sens, éveillés, prennent les commandes. Nos désirs s'alimentent et j'oublie tout le reste. Pour le reste, on verra plus tard.

– Vous avez de telles dispositions pour les plaisirs de la chair Julia, qu'il serait dommage de ne pas les exploiter. Il est temps de passer à des jeux plus sérieux… dit Daniel d'une voix suave à vous faire perdre la tête.

Daniel m'allonge sur le ventre, relève ma robe, arrache ma culotte. Il commence à caresser mes fesses.

– Je suis obligé de vous donner une correction… Et j'aimerais que vous y consentiez avec complaisance. Cela comblerait mon plaisir.
Je tente de pivoter pour croiser son regard, mais il m'en empêche.
– Ne bougez pas ou je devrai vous attacher, dit-il en alternant caresses et légères tapes rapides.

*Qu'entend-il par là ?*
Une pointe d'inquiétude vient perturber mon appétit.
Ses mouvements s'amplifient, les frappes deviennent plus fortes, moins espacées. La peau commence à me brûler, à me faire mal. Le trouble et la confusion envahissent mon esprit : une partie de moi est abasourdie, sidérée, choquée ; l'autre est émoustillée, grisée, excitée. Les petits cris que j'émets sont empreints de douleur et de plaisir. Il continue de me fesser, de frictionner, de frapper, de caresser, de tapoter, de masser… Plus il stimule mes fesses, plus mon sexe s'inonde.

Daniel doit juger sa punition suffisante car il s'arrête et me retourne sur le dos.

– Vous êtes trempée Julia, susurre-t-il en introduisant deux doigts entre mes cuisses.

Ce constat semble le satisfaire pleinement. Son habile doigté m'entraîne très vite au bord de l'extase, mais il se retire avant l'apothéose.

– Daniel, je vous en prie…
– Non Julia, pas tout de suite.

L'imminence de l'orgasme me paralyse, je n'ai pas la force de bouger, mon corps est comme mis sur pause, comme un volcan sous pression avant l'éruption, comme un orage grondant avant d'éclater. Je reste allongée, alanguie, les yeux mi-clos. J'entends le bruit d'un emballage qu'on déchire. Puis, enfin, je sens les mains chaudes de Daniel sur ma peau brûlante.

Il soulève mon bassin, dépose un oreiller sous mes fesses, lève mes jambes. Ses mains plaquées derrière mes genoux exercent une pression pour les maintenir en l'air. Son sexe entre si facilement dans le mien qu'il est comme aspiré. Le mouvement de boutoir de ses hanches est sec, rapide, profond. Sous le poids de son corps, mes cuisses touchent mon buste.

– Venez Julia, venez maintenant.

Nos corps exultent, nous explosons de concert dans des spasmes voluptueux.

Tandis que je m'endors sous les draps de soie, Daniel Wietermann s'éclipse à pas de velours, se rend dans le salon et ferme la porte qui le sépare de la chambre sans faire de bruit.
À mon réveil, Daniel a disparu. Sur son oreiller, un bristol avec ses coordonnées (téléphone portable, e-mail) et quelques mots :
*« Julia, je pars 3 jours en Californie. Attendez-moi sagement, ne tentez pas le diable…Un baiser*

*sur la douce peau de vos fesses. D.W. »*

Je fonds en larmes, sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce que l'annonce de son absence, après ce que nous venons de vivre, m'apparaît comme un abandon. Peut-être par désenchantement. Peut-être par fatigue d'être tiraillée entre un rejet sensé et une attirance folle.
Il faut me recentrer. Pour cela, je connais un bon remède : le travail. Je sèche mes larmes, sors de la suite en prenant garde de ne pas être vue et regagne ma chambre. Pour la forme, je prends une douche, enfile mon uniforme, coiffe mes cheveux en chignon. Pour le fond, je décide de profiter des quelques jours d'éloignement géographique de Daniel pour prendre du recul, me détacher.

L'activité à la réception est assez intense pour ne pas s'ennuyer et suffisamment tranquille pour avoir le loisir de plaisanter avec Tom. La journée passe vite, presque légère.
Mais le soir, dans l'obscurité de ma chambre, mon armure se brise en mille morceaux. Mes bonnes résolutions s'effondrent, il faut me rendre à l'évidence. Cet homme est si présent dans son absence… Mon corps a gardé l'empreinte de ses mains, de sa langue, de son sexe, de son odeur, de sa voix, de ses yeux verts. Je sens son regard posé sur moi, son fantôme à mes côtés.

Je me demande si le fait qu'il soit physiquement absent n'intensifie pas sa présence dans mon esprit. Je n'arrive pas à penser à autre chose. Toute mon attention est focalisée, dirigée, centrée sur lui. Il occupe tout mon espace, il est l'air que je respire. C'est obsédant, envahissant.
De la musique. Il me faut de la musique pour accompagner, distraire, égayer ma pensée. Je mets en route mon ordinateur et lance en lecture aléatoire les morceaux de la playlist que je m'étais concoctée avant de partir de chez moi. Venez, douces mélodies, me rappeler à moi et bercer mon cœur quand je pense à lui, venez faire chanter mes souvenirs et battre la mesure de mes sensations nouvelles.

Lovée dans mon vieux fauteuil en cuir, me laissant porter et emporter par la musique, je consulte ma messagerie. Sarah m'a répondu.

---

**De :** Sarah sarahzinelli@gmail.com
**Envoyé :** Dimanche 15 juillet 2012 18 :00
**À :** Julia juliabelmont@gmail.com
**Objet :** Conte de fées
Julia, ta soirée d'anniversaire est digne des plus grandes comédies romantiques ! Tu avais sans doute tort de te faire du mouron… à moins qu'à minuit, ton héros de conte de fées ne soit redevenu crapaud… ?
Quoi qu'il en soit, je suis heureuse de te savoir si exaltée.
Le temps en Sicile est merveilleux. J'ai croisé Luca en arrivant. Nous devons nous retrouver ce soir…
*Ciao bella,*
Sarah
P.S. Cette Camille, ne pourrait-elle pas être sa mère ? Sa sœur ?

---

---

**De :** Julia juliabelmont@gmail.com
**Envoyé :** Lundi 16 juillet 2012 23 :28
**À :** Sarah sarahzinelli@gmail.com
**Objet :** Sortilège

À mon retour, je te raconterai en détail cette parenthèse, et nous en rirons bien. Voilà ce que j'espère.

Pour l'instant, je suis loin d'être sereine.

Daniel – de son état richissime héritier d'une grande famille de joaillerie – est trop riche, trop enclin à vouloir tout maîtriser, trop secret, trop distant pour que nos rapports soient simples et équilibrés. Le moindre petit aveu et, dans la seconde, il se réfugie derrière une carapace d'acier.

Il a quitté New York pour quelques jours et j'ai cru que je pourrais m'en défaire. Mais il m'a ensorcelée… Je sais que je devrais le fuir ou, comme lui, affecter l'indifférence et profiter de notre entente sexuelle tant que nous sommes en présence l'un de l'autre. Mais son absence me fait prendre conscience que mon attachement dépasse la seule attirance sexuelle… Bien sûr, jamais je ne l'avouerai, de peur de tout gâcher, de peur de le perdre.

Comment se sont passées tes retrouvailles avec Luca ?

Bisous,

Julia

---

P.S. Je t'avoue que l'idée que cette Camille ne soit pas sa femme ne m'a même pas effleuré l'esprit. Sans doute cela m'arrange-t-il de penser qu'il est marié, pour justifier ses changements d'humeur, sa dureté, son mutisme, pour ne pas m'autoriser à imaginer une relation avec lui. Ce mariage est le motif de mon ignorance, de ce qui me met hors de moi, de ce qui me fait mal. Bref, je lui cherche des excuses, je me trouve des raisons…

Je vais me coucher sans éteindre l'ordinateur, m'en remettant au pouvoir apaisant de la musique. Mais je n'arrive pas à trouver le sommeil. Dans ma tête, c'est la cavalcade. Je me répète en boucle le message que Daniel m'a laissé. *Julia, je pars 3 jours en Californie. Attendez-moi sagement, ne tentez pas le diable*… Trois jours de silence ? L'attendre sagement ? Et si je n'ai pas envie d'obéir ? Non. Il faut que j'amorce un contact, je vais lui envoyer un SMS.

Je cherche, sans l'écrire textuellement, comment lui dire à la fois qu'il me manque, que je refuse qu'il contrôle ma vie, que je suis avide de son sexe, que j'aimerais que nos rapports étranges se transforment en vraie relation. Je trouve une formule qui traduit bien mon ambiguïté.

*« 17/7 00 :01 Que le diable m'emporte… J. »*

Envoyé. Cet acte me soulage autant qu'il me rend anxieuse. Le sommeil ne vient toujours pas. Malgré moi, j'attends une réponse. Je fixe mon téléphone, le trifouille sans arrêt, mais il reste désespérément inerte.

La première chose que je fais au réveil est de prendre mon téléphone. Écran vide. Je passe la matinée cramponnée à ce petit appareil, comme si ma vie était entre ses circuits, comme s'il pouvait me révéler l'avenir. Crampe au ventre, connexions neuronales hors service. J'attends. Et je n'aime pas du tout, du tout, l'état que je m'inflige.

Il est 13 h quand retentit enfin l'alerte sonore d'un nouveau SMS. Je transpire, je tremble en appuyant sur les touches.
*« Soyez à 23 h 30 dans votre chambre, devant votre ordinateur. D. W. »*
Soulagement, déception. Daniel Wietermann m'écrit, mais à l'impératif.

Candice et Daniel lui-même m'ont pourtant mise en garde sur le respect des horaires, sur le « précieux temps » de monsieur Wietermann. Malgré cela (ou peut-être à cause de cela ?), je sors boire un verre avec Tom en oubliant (délibérément ?) mon téléphone et ne surveille pas l'heure. Il est minuit quand je regagne ma chambre et découvre six nouveaux SMS. Ils sont tous de Daniel.
23 h 30. *« Bonsoir Julia. Connectez-vous à Skype. Je vous attends. »*
23 h 33. *« Un problème technique ? »*
23 h 36. *« Julia, où êtes-vous ? »*
23 h 40. *« À quoi jouez-vous ? Ma patience a des limites ! »*
23 h 45. *« Cessez immédiatement Julia ! Dites-moi ce que vous faites ! »*
23 h 50. *« Vous est-il arrivé quelque chose ? »*
*Mince alors !*

Je me connecte immédiatement. Il est toujours en ligne. Son visage apparaît à l'écran. Il a vraiment l'air furax.

– Merde Julia, vous avez vu l'heure ? Où étiez-vous bon sang ?
– Arrêtez de me hurler dessus ! J'étais occupée.
– Occupée ? Mais à quoi ? Quand je vous donne une heure, j'aimerais que vous la respectiez !
– J'ai une vie moi aussi, vous savez !
– Qui vous empêche de répondre au téléphone ?
– Eh bien, je n'ai pas pu !

Silence. Il me scrute de son regard accusateur, inquisiteur. Je lui tiens tête, même si je n'en mène pas large. Je sens que ma garde est sur le point de craquer, les larmes me montent aux yeux.

– Julia, je ne suis à L. A. que pour 3 jours, j'ai des amis à voir et beaucoup de travail à faire, croyez-moi, j'ai bien d'autres chats à fouetter… Et pourtant, vous occupez sans cesse mes pensées et je n'ai qu'une hâte, c'est de trouver un moment pour vous voir via une infâme webcam, dit-il sèchement mais d'une voix adoucie.
– On peut éteindre la caméra si vous voulez.
– … Non.
– Vous étiez inquiet ? demandé-je dans un murmure.
– … Oui.

Nous nous fixons en silence. Je finis par baisser les yeux.

– Caressez-vous pour moi Julia. Comme si vos mains étaient les miennes…
– Je vous enlèverais d'abord ce chemisier.

Le regard toujours baissé, je déboutonne lentement mon chemisier et le retire. Je ne porte rien dessous.
Je lève les yeux.

– C'est magnifique Julia. Vous êtes une madone.
– Je prends vos seins dans le creux de mes mains. Je presse leur chair tendre. Oui, voilà, comme ça. Sentez-vous comme ils se gonflent, comme ils pointent ?
– Oui.
– J'en pince les bouts entre le pouce et l'index. Je tire légèrement. Je titille votre désir.
– Mmmm…
– Mes mains, plaquées sous votre poitrine, descendent langoureusement sur votre ventre. Plus bas, oui.
– Mon corps s'étire… s'allonge… se cambre…
– Oui Julia, le désir se répand en vous.

En même temps qu'il me guide, Daniel se déshabille. La mauvaise définition de l'image altère à peine la beauté de son torse sculptural. J'ai tellement envie de le toucher que je reporte cet élan sur mon propre corps. Mes caresses sont de plus en plus appliquées, appuyées, sensuelles, ardentes, comme pour mieux l'atteindre à travers elles.

– Je passe sous l'élastique de votre jupe, sous celui de votre culotte. Le franchissement de cette barrière de tissu fait instantanément se dresser mon sexe. Voyez-vous Julia comme je bande pour vous ?

Daniel a reculé la caméra. Son sexe levé, énorme, apparaît en gros plan. C'est fou comme cette chose me fait de l'effet.

– Retroussez votre jupe, Julia. Ôtez votre culotte et laissez-moi voir votre con.

Je ne connais pas ce terme mais j'en comprends tout de suite la signification. Je fais ce qu'il me dit.

– Comment est votre sexe, Julia ?
– Bouillant, trempé…, dis-je d'une petite voix en glissant une main dans mon entrejambe.
– Oh… ma queue est maintenant si dure qu'elle en devient douloureuse. Il faut l'apaiser.
– … Je la lèche… de la base jusqu'au gland… je la prends dans ma bouche… je l'engloutis… je la suce délicatement, plus vite… goulûment, encore…
– C'est si bon, Julia, si bon…, gémit-il en caressant son sexe au rythme de mes mots.
– D'une main, j'écarte vos lèvres, de l'autre, je lutine votre clitoris…
– Daniel… Encore…
– J'introduis un doigt dans votre fente ruisselante… puis deux…
– Je sens que vous êtes là… Enfoui en moi… Au plus profond… Je vais…
– Oui, Julia ! Comme ça… continuez…
– Oh Daniel…

– Oh Julia…

# 5. Pour moi seul

Mercredi est mon jour de congé. Tom et moi avons convenu de nous retrouver au bar de l'hôtel, à l'heure du déjeuner. Quand j'arrive au rendez-vous, il est déjà là. Il tend vers moi un panier en osier et me demande si je suis tentée par un petit pique-nique à Central Park. Je trouve l'idée formidable. À l'ombre d'un arbre, j'écoute Tom. Je pourrais l'écouter des heures. Non seulement parce qu'il a un don de conteur mais aussi parce que je n'ai pas trop envie de parler. Nous passons un moment gai et paisible.

Sur le chemin du retour, nous décidons de faire un crochet par une galerie d'art qui vient d'ouvrir à quelques pas de l'hôtel. Une fois devant, je crois reconnaître dans la vitrine le reflet d'un des employés de Daniel. Je chasse l'idée de ma tête, je ne peux y croire, j'ai dû me tromper, il ne m'aurait tout de même pas fait suivre…

En arrivant à l'hôtel, Tom reçoit un appel. Une amie à lui organise une fête. Il compte y faire un tour et me propose de l'accompagner. Je préfère rentrer, prolonger au calme cet état doux et tranquille dans lequel la journée m'a plongée et me coucher de bonne heure.
Arrivée dans ma chambre, je me mets tout de suite au lit. Les bras pliés derrière la tête, les yeux au plafond, je rêvasse, je me prélasse… et je finis par m'endormir sereinement. Mais au cœur de la nuit, mon sommeil s'agite. Je suis allongée, nue, sur le ventre, la tête enfouie dans l'oreiller. Le corps lourd et immobile, l'esprit brumeux. Perception à demi consciente du drap qui se soulève quand Daniel se glisse à mes côtés, de sa peau contre la mienne, de ses baisers, de ses langoureuses caresses, du poids de son corps assis sur mes cuisses, de « prends-moi », de son sexe qui me lamine avec vigueur, de cris qui réclament, de « plus fort »… Et soudain, un soubresaut fiévreux qui me réveille totalement. Je réalise que je viens de faire un rêve érotique… Quelle sensation à la fois étrange et divine que cette vivacité du corps endormi, que cette jouissance atteinte par la seule puissance du rêve…

Le lendemain matin, je me lève tôt et suis en avance pour prendre mon service. Ventre noué. Esprit agité. Daniel doit rentrer aujourd'hui. Quand il arrive enfin, mon large sourire s'affaisse devant sa mine rembrunie. Il marche d'un pas vif. Planté devant le comptoir, il feint de m'ignorer et interpelle Tom.

– Tom, c'est bien ça ? dit-il avec agressivité.
– Monsieur Wietermann… répond timidement Tom.
– Ma clé, je vous prie.

Il s'empare de la clé avec brusquerie et tourne les talons. Je bouillonne. Je ne peux pas intervenir devant Tom. Daniel s'arrête, revient en arrière. Cette fois, il m'adresse un regard plein d'accusation et de rancœur.

– Je veux vous parler.
– Je vous écoute, dis-je en tentant de garder mon aplomb.
– Pas ici.

Je l'entraîne dans une pièce de service et ferme la porte.

– Merde, mais qu'est-ce qui vous prend ?
– Je vous retourne la question Julia. Que faisiez-vous hier toute la journée avec Tom ?
*Daniel Wietermann serait-il jaloux ? Jaloux de Tom ? Lui ?*
– Alors, c'est bien votre employé que j'ai aperçu… Nom d'un chien, vous m'avez fait surveiller, dis-je, outrée.
– Ray devait s'assurer qu'il ne vous arrive rien en mon absence. Après le petit tour que vous m'avez joué mardi…
– Mais pour qui vous prenez-vous enfin ?

*Détraqué ou protecteur ? Daniel tiendrait-il à moi ?*

– Vous n'avez toujours pas répondu. Ce Tom est votre petit ami ? Depuis quand ?

*Daniel considérerait-il que nous sommes « ensemble » ?*

– Écoutez Daniel, cet interrogatoire est ridicule.

Au cours de ce virulent échange, de silences chargés de non-dit en regards qui en disent beaucoup, la tension qui règne entre nous prend une autre dimension.

– Cette après-midi, j'enchaîne des rendez-vous et un dîner de travail, explique-t-il nerveusement et dans le but d'enrayer nos pulsions respectives. Mais demain, nous irons passer le week-end dans ma maison de Long Island. Si vous voulez bien, dit-il calmement, après un long silence.
– Je suppose que vous « arrangerez les choses avec monsieur Guttierez » ? dis-je avec un petit sourire ironique.
– Soyez prête à 9 h, intime-t-il dans un léger rictus de capitulation et d'amusement mêlés.

J'acquiesce d'un signe de tête.

Avant de quitter la pièce, Daniel me murmure à l'oreille :

– Je ne plaisante pas Julia. Je ne souffrirais pas de vous voir avec un autre homme. Je vous veux pour moi. Pour moi seul.

Je reste un moment là, dans cette pièce emplie du parfum de sensualité que Daniel a laissé dans son sillage. Je ne suis que désir et dispersion, il faut que je me rassemble.

Vendredi 20 juillet, 9 h. Daniel m'ouvre la portière d'un cabriolet BMW Z4 blanc. Nous quittons la ville. La route défile, en silence, et bientôt la maison de Long Island se dessine au loin, isolée, en

surplomb de la plage, comme dans un tableau d'Edward Hopper. Candice et Ray sont déjà sur place. Daniel leur glisse quelques mots en aparté et je les vois s'éloigner.

À peine avons-nous franchi le seuil, que la visite de l'immense maison se transforme en jeu de piste sexuel, en parcours initiatique. Un tour du propriétaire en somme… De pièce en pièce, Daniel exerce sur moi son pouvoir érotique. Nous sommes affamés, assoiffés, insatiables.

Ici, il dévore ma bouche. Le feu de ses baisers se glisse dans mes veines.
Là, il arrache mes vêtements et fait avec sa langue des prodiges qui me donnent l'impression de m'enfoncer dans le mur contre lequel je suis plaquée.
Dans le salon, il me fait agenouiller sur un tapis. Victime volontaire, je le laisse me fesser jusqu'à endolorir ma peau.
Dans la salle de réception, il me prend sur la longue table en marbre. Mes fesses brûlantes sur la pierre dure et froide, comme des braises plongées dans l'eau.
Dans l'escalier, les arêtes des marches qui rentrent dans la chair sous le déhanchement de Daniel.

Dans une gigantesque douche, il veut soulager nos corps zébrés, fourbus, haletants et perlés de sueur. Mais sous l'effet massant de l'eau, dans la vapeur chaude qui nous entoure, nos corps se cherchent encore. Mains contre la paroi ruisselante, jambes écartées, je sens le torse de Daniel contre mon dos. Il sert le bras gauche autour de ma taille et sa main droite, passée entre mes jambes, caresse mon sexe. Quand il sent mon excitation à son comble, il introduit un pouce dans mon anus tout en continuant, du reste de la main, d'offrir ses faveurs à mon sexe. Le bruit assourdissant de l'eau, la brume qui floute les contours, la fatigue des muscles, le parfum sulfureux qui règne dans l'air, la chaleur de la peau de Daniel sur la mienne… tout concourt à mon absence de résistance, à mon appétit de nouvelles sensations, à ma soif de découvertes, à m'abandonner en confiance entre ses mains expertes.

Dans une chambre, d'un lien lâche mais suffisant à m'immobiliser, il attache mes mains aux barreaux d'un lit ancien. Et de moi, il fait ce qu'il veut. Et par lui, j'atteins des plaisirs inédits. Ma tête, mes jambes, tous mes membres tombent de toutes parts. Je ne suis plus à force d'être.
Exténués, étendus l'un à côté de l'autre, entre la plénitude et le vide, entre la fusion et le détachement. Les titres de journaux me reviennent en mémoire : *Appelez-le Mister Fire !* et je souris. Voilà une dénomination qui est loin d'être usurpée !

– Mister Fire…

Daniel tourne son visage vers moi. Je garde les yeux au ciel et continue de sourire.

– Ça vous va à ravir, comme un costume taillé sur mesure.

Je pivote à mon tour : Daniel sourit lui aussi, amusé, surpris et dans ce sourire, il y a quelque chose d'enfantin et de diabolique à la fois.

Loin de l'hôtel, où Daniel est client et moi, par obligation, au service de ce client, les choses m'apparaissent différemment. Sans doute cette relation, inhérente à ma fonction, faussait mes

réactions et l'interprétation que je faisais des siennes, ou du moins, exagérait-elle ces réactions. Libérée des conventions, c'est librement que je me soumets à sa domination sexuelle et j'en éprouve beaucoup de plaisir.

Quand j'ouvre les yeux samedi matin, Daniel, vêtu d'un pantalon et d'une chemise de lin blanc, regarde par la fenêtre de la chambre. Il est au téléphone. *« Parfait. Merci Ray. »* Il raccroche et se tourne vers moi, radieux. *« Debout Julia. Ray a préparé le bateau. Nous allons faire un tour. »* Palace, haute-couture, diamants, cabriolet, maison et maintenant bateau… tout ce luxe dépasse la surprise, surpasse mon entendement, c'est un autre monde…

Je saute du lit, passe un maillot de bain et une robe légère et nous partons en trombe.
En mer, une brise légère adoucit la frappe du soleil. Je lézarde, couchée sur des matelas, à l'avant du bateau et, du coin de l'œil, observe Daniel, torse nu à la barre, outrageusement séduisant. Sa peau mate reprend ses couleurs et son éclat à vue d'œil.

Au large d'une crique déserte, Daniel jette l'ancre. Il m'attrape par la main et m'entraîne dans l'immense cabine. Là, il encercle ma taille et s'empare de ma bouche. Le contact de nos peaux chauffées par le soleil me fait chavirer. Je me noie dans ses baisers. Emportés par notre étreinte fougueuse, nous échouons sur la large banquette couverte de moelleux coussins. Nos bustes se confondent, nos jambes s'entremêlent, nous ne formons plus qu'un corps qui tangue au rythme de notre désir. Je voudrais que ça ne s'arrête jamais.

Tout à coup, je sens Daniel qui cherche quelque chose à tâtons. Puis il s'écarte. Il tient entre ses mains un long foulard de soie noire.

– Je vais vous bander les yeux.

Il doit lire l'appréhension dans mon regard car il ajoute :

– Ne craignez rien. Bien au contraire. À l'abri du regard de l'autre, chacun peut oser davantage, s'affranchir du jugement qui freine l'abandon. Je suis sûr que ça vous plaira.

Daniel noue fermement le foulard autour de mes yeux. Malgré les mots de Daniel, la peur s'insinue. J'ai du mal à respirer, je n'entends plus rien, mes membres se crispent. Mais très vite, les caresses de Daniel m'apprivoisent. La sensation de claustration fait place à un bien-être. Un souffle de plénitude pousse au relâchement de mon corps et de mon esprit. Mes membres se détendent et tous mes sens se concentrent sur les effets que produisent les caresses de Daniel. Tout mon être est à l'écoute de mes sensations, qui s'en trouvent démultipliées. Seul le toucher de Daniel me donne la conscience des limites de mon corps. Il me semble que je flotte. Je m'en remets complètement à lui, à ses mains expertes, à sa bouche. Jamais je n'ai été aussi offerte.

– Je vais vous prendre Julia. Maintenant. Je vais m'immerger en vous, dit-il en ajustant un préservatif.
La pénétration est comme une délivrance. Je m'abandonne sans retenue sous le roulis de ses hanches. Daniel déferle sur mon corps alangui et je plonge dans les profondeurs abyssales du plaisir.

– Daniel… Mon appel vient de loin.

Dans un gémissement, mon marin m'inonde et son corps lourd s'effondre sur le mien.
Nous restons ainsi un moment, silencieux, à bout de souffle. Puis il défait délicatement le nœud du foulard, me rendant la vue. Je lui dis : *« Vous aviez raison, ma perception n'en a été que plus sensible, plus vive. »* Mais je lui tais que j'aurais aimé, de mes yeux, le voir s'abandonner.

Après un dîner au champagne sur le ponton, nous revenons sur terre à la tombée de la nuit et regagnons la maison, laissant le bateau aux bons soins de Ray.

Dimanche 22 juillet. Ce soir, Daniel s'envolera pour la France. J'ai la tristesse au bord des yeux et je traîne mon inquiétude en bandoulière. Mais je lutte pour ne rien laisser paraître, je ne veux pas gâcher les dernières heures qu'il nous reste. Je tâche d'être gaie, je force l'insouciance. Je m'abreuve et me nourris de nos étreintes torrides. Comme on prend une profonde respiration avant d'en restituer l'air très lentement, je m'emplis de ces secondes avec Daniel Wietermann pour les faire exister encore après son départ, pour en faire une éternité.

Sur le chemin qui nous ramène à l'hôtel, aucun de nous ne parle. Daniel a laissé son entrain, son tempérament joyeux à Long Island, il est distant, insaisissable. Sûrement pour me préparer à la rupture, à la fin de cette histoire qu'il envisage sans lendemain. Moi, je retiens de moins en moins le mal qui me ronge.
La ville approche. Je brise le silence et me hasarde quand même à une question.

– Il y a quelque chose que je voulais vous demander.
– Allez-y.
– Pourquoi vouliez-vous éviter votre femme à tout prix ?

Le visage de Daniel se ferme tout à fait.

– Je ne veux pas parler de ça avec vous Julia, lance-t-il fermement, presque méchamment.

Qu'a-t-il à cacher ? J'ai fait l'erreur de croire que ce week-end avait changé les choses, j'ai été naïve de penser que j'étais désormais légitime à poser des questions.

– Pourquoi ? Vous ne me faites pas confiance ? Je ne suis pour vous qu'une femme que vous baisez ?
– Camille est mon père.

Par cette laconique réponse, il infirmait mes propos et m'imposait le silence.

Je m'attendais à des au revoir en tête à tête, à quelques mots gentils, mais une fois à l'hôtel, Daniel, dur, insensible, me quitte sans un regard, sans une parole affectueuse. Ce n'est plus l'homme avec qui je viens de passer trois jours extraordinaires. Pas d'adieux déchirants, pas d'accolades passionnées, aucun projet d'avenir, aucune promesse. Daniel repart avec bagages et employés et je tente de faire bonne figure. Mais au fond de moi, je suis blessée, piétinée, broyée.

Dès qu'il a disparu, je file me réfugier dans ma chambre pleurer tout mon saoul et écrire à Sarah.

---

**De :** Julia juliabelmont@gmail.com
**Envoyé :** Dimanche 22 juillet 2012 20 :02
**À :** Sarah sarahzinelli@gmail.com
**Objet :** Le meilleur et le pire

Sarah,
Daniel est en route pour l'aéroport et je suis dévastée.
Ne reverrai-je jamais plus Daniel Wietermann ? Je souffre de devoir m'y résoudre.
Je m'en veux de ne pas avoir osé demander, je m'en veux d'avoir pu imaginer qu'il pourrait envisager un « nous », je lui en veux de son indifférence, de son silence.
Ce que j'espérais être les prémisses d'une histoire au long cours – bien que cette relation naissante n'en fût pas une à en juger par l'idée que je pouvais me faire de ce qu'est une relation – n'aura été qu'une parenthèse enchantée, un rêve peut-être.
J'ai fini par comprendre que l'ambivalence dont je te parlais, cette attraction-répulsion qui me troublait et me trouble encore, était le moteur de mon attachement à Daniel. Ce pourquoi je cherchais à faire céder sa carapace, ce pourquoi je pouvais me soumettre à sa loi.
J'appréhende mes quinze derniers jours ici, j'ai hâte de retrouver le refuge d'un cocon familier.
À très vite,
Julia

---

Je veux défaire mes bagages avant de me coucher, je veux ranger au placard les souvenirs de ce week-end pour éviter qu'ils ne me reviennent au lever du jour.
En ouvrant ma valise, je découvre une enveloppe posée sur mes vêtements. Mon prénom est écrit dessus, je reconnais l'écriture de Daniel. Lettre de rupture ? Confidences ? Je tremble, j'ai le cœur qui bat vite. À l'intérieur de l'enveloppe, il y a un billet d'avion pour Paris en date du 25 juillet et quelques mots griffonnés sur un bristol :

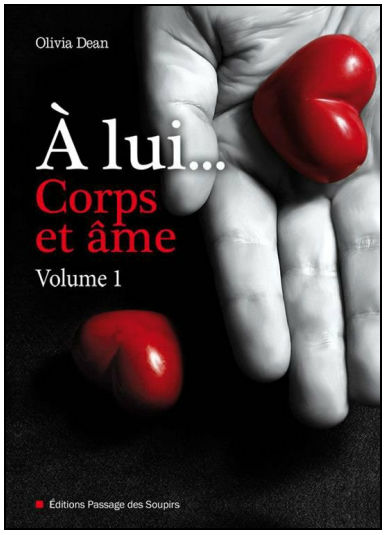
*« Les choses sont arrangées avec monsieur Guttierez.*
*D.W. »*

**à suivre, ne manquez pas l'épisode suivant.**

**Ne rater pas le volume 2 de Mr Fire et moi, la nouvelle saga de Lucy Jones, la série la plus sensuelle depuis À toi, corps et âme !**

**Egalement disponible :**

# A lui, corps et âme

*" Sans aucun doute le plus grand roman érotique paru depuis Cinquante Nuances de Grey "*

Tapotez pour voir un extrait gratuit.